

# *Tristesse des bœufs*

*Voilà ce que me dit en reniflant sa prise*

*Le bon vieux laboureur, guêtré de toile grise.*

*Assis sur un des bras de sa charrue, ayant*

*Le visage en regard du soleil rougeoyant :*

*« Ces pauv' bêt' d'animaux n'comprenn' pas q' la parole.*

*T'nez ! j'avais deux bœufs noirs !... Pour labourer un champ*

*C'était pas d' leur causer ; non ! leur fallait du chant*

*Qui s' mêle au souffl' de l'air, aux cris d' l'oiseau qui vole !*

*Alors, creusant l' sillon entr' buissons, chên's et viornes,*

*Vous les voyiez filer, ben lent'ment, dans ceux fonds,*

*Tels que deux gros lumas, l'un cont' l'aut', qui s'en vont*

*Ayant tiré d' leu têt' tout' la longueur des cornes.*

*L' sillon fini, faisant leur demi-rond d'eux-mêmes,*

*I's en r'commençaient un auprès, juste à l'endroit :*

*J'avais qu'à l'ver l'soc qui, rentré doux, r'glissait droit...*

*Ainsi, toujours pareil, du p'tit jour au soir blême.*

*C'était du bel ouvrage aussi m'suré q' leur pas,*

*Q' ça soit pour le froment, pour l'avoin', pour le seigle,*

*Tous ces sillons étaient jumeaux, droits comme un' règle,*

*Et l'écart entr' chacun comm' pris par un compas.*

*Par exempl', fallait pas, dam' ! q' la chanson les quitte !*

*À preuve que quand, des fois, j' la laissais pour prend' vent,*

*I' s'arrêtaient d'un coup, r'tournaient l' mufle en bavant,*

*Et beurmaient tous les deux pour en d'mander la suite.*

*Mais, c'est pas tout encor, dans l'air de la chanson*

*I' v'laient d' la même tristesse ayant toujou l' mêm' son,*

*À cell' du vent et d' l'arb' toujou ben accordée.*

*Mais d' la gaieté ? jamais i' n'en voulur' un brin !*

*Ça tombait ben pour moi qui chantais mon chagrin.*

*Ya donc des animaux qu'ont du choix dans l'idée*

*Et qu'ont l' naturel trist' puisque, jamais joyeux,*

*Dans la couleur des bruits c'est l'noir qu'i's aim' le mieux. »*

*Maurice Rollinat (1846-1903)*

